

« Volte face ou la fameuse poutine »

Diane Pavlovic

Numéro 46, 1988

Jeunes publics

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27738ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pavlovic, D. (1988). Compte rendu de [« Volte face ou la fameuse poutine »]. *Jeu*, (46), 73–76.

«volte face ou la fameuse poutine»

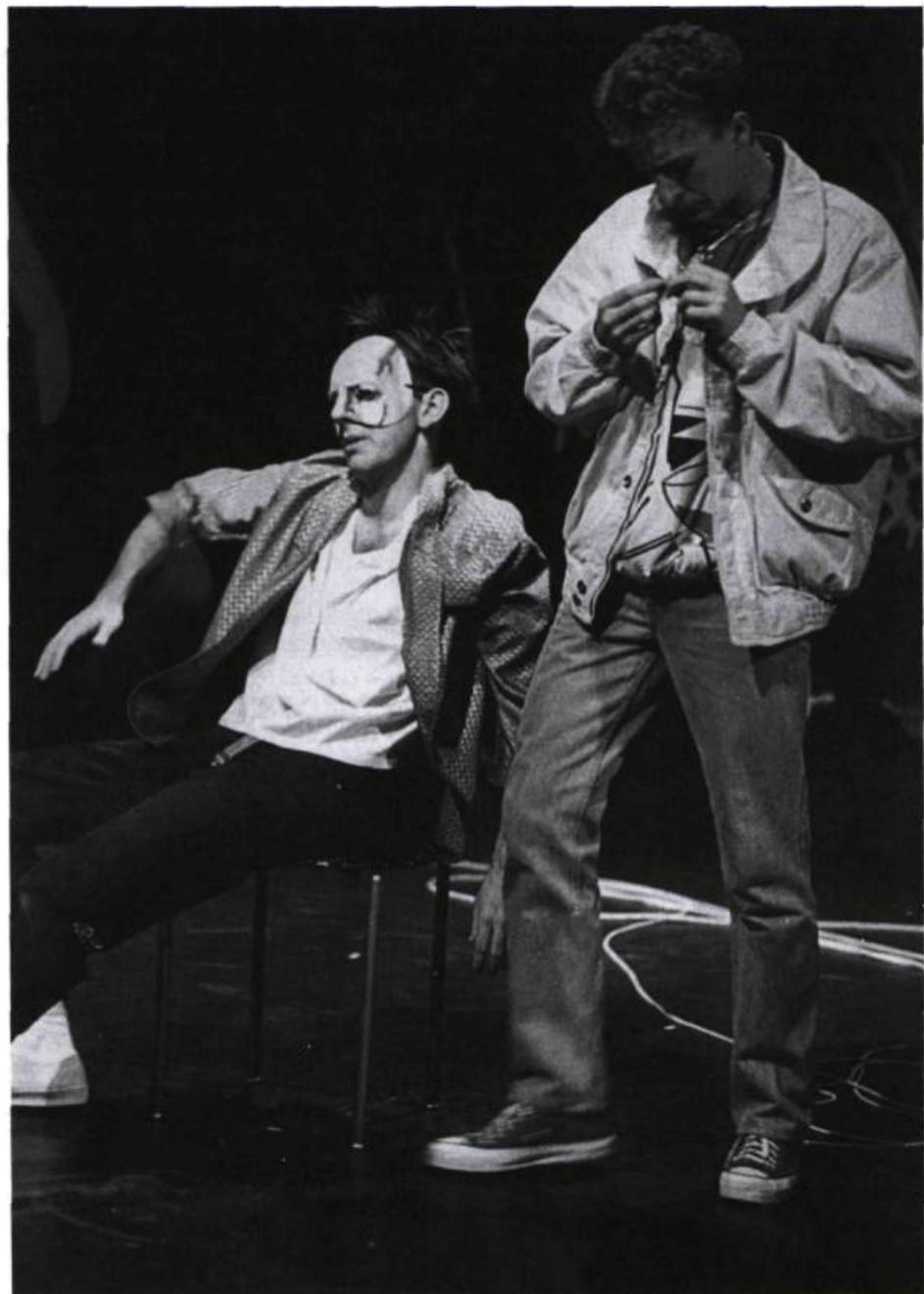
Texte de François Camirand et René Richard Cyr. Mise en scène : Claude Poissant; assistance à la mise en scène : Denis Roy; scénographie : Michel Demers; musique : Christian Thomas, assisté de Simon Carpentier; arrangements vocaux : Monique Richard; conseillère en mouvements : Dulcinée Langfelder; direction de production : Marie-France Bruyère; direction technique : Serge Caron et Daniel Collette. Avec Daniel Brière (Bruno Campeau), Claire Normand (Martine Lépine), Manon Vallée (Rosita Gingras) et Benoît Vermeulen (Alain Jodoin). Production du Théâtre Petit à Petit, présentée à la Maison-Théâtre du 11 au 15 mars 1987.

demi-tour... à droite?

Son titre l'indique : autant pour les personnages qui y évoluent que pour la troupe qui a conçu la production, *Volte face* marque un changement de cap, et les revirements de situation qui émaillent l'anecdote accompagnent une différence de style manifeste dans la démarche du Petit à Petit. Non que la griffe des membres de la troupe soit absente de cette dernière pièce à leur répertoire; si l'on reconnaît leur signature, cependant, ils n'en tentent pas moins une incursion nouvelle, inédite, dans une voie moins réaliste, moins évidemment thématique que celle de leurs spectacles précédents. Les adolescents ne trouveront pas, ici, le reflet de leur quotidien que présentaient avec brio *Où est-ce qu'elle est ma gang?* et *Sortie de secours*. Les jeunes de *Volte face* rêvent et «voyagent», et c'est non le contexte, mais le contenu de ces pérégrinations imaginaires qui sert cette fois de trame à l'ensemble.

Trois adolescents se retrouvent régulièrement, le midi, dans un snack-bar près de leur école, où la propriétaire leur concocte une «poutine» fameuse; celle de ce jour-là possède des propriétés curieuses et les obligera à faire face à des défis imprévus. Martine, qui ne se sent jamais à la hauteur et qui est sûre de n'être capable de rien, se trouve propulsée dans l'espace et confrontée à des manoeuvres complexes qu'elle réussira, évidemment, au terme de sueurs froides diverses. Bruno, qui se considère, lui, au-dessus de tout et de tout le monde et qui rassure fréquemment Martine d'un ton de supériorité protectrice, est aux prises avec le cachot et les travaux forcés d'une justice aveugle où son ego n'a plus de place. Quant à Alain, qui ne s'accepte visiblement pas et qui préférerait une image de lui passablement différente — il désire qu'on l'appelle Allan —, il devient la vedette incontestée d'un célèbre *talk-show* télévisé où, du haut de sa gloire, il méprise le reste du genre humain, à commencer par son public. Les découvertes que fait chacun le renseigneront d'abord, on le voit, sur lui-même, et cet insolite qui surgit dans le quotidien servira en premier lieu une introspection d'un nouveau genre, puisque chaque personnage, grâce aux vertus hallucinatoires de la fameuse poutine, réalise son fantasme le plus secret ou se trouve imbriqué dans ce qui, pour lui, constitue l'expérience la plus traumatisante. Résultat : tous auront fait un retour sur eux-mêmes et auront vécu l'exact opposé de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils croient être.

Les finalités de cette quête de soi ne sont pas aussi clairement nommées dans le spectacle : *Volte face* est avant tout une sorte de délire contrôlé qui veut échapper à tout didactisme



Benoît Vermeulen et Daniel Brière, deux interprètes de *Volte-face ou la fameuse poutine*, de François Camirand et René Richard Cyr. «Le malaise réside peut-être dans le mélange entre la fantasmagorie individuelle des adolescents qui sont en scène et une volonté d'analyse sociale et politique plus globale...» Photo : Martin l'Abbé.

et qui prend soin de n'entacher l'histoire d'aucun enseignement d'ordre moral. On a tablé sur l'étrange, sur le saisissant, sur l'humour et sur l'allégorie visuelle : personnages qui sont enchaînés par les pieds de d'immenses spirales de fil de caoutchouc d'un jaune vif, panneaux et toiles de couleur qui tournent, se déplacent et transforment la scène à volonté, projecteurs qui entrecroisent leurs faisceaux, grillages qui font office de comptoir de snack-bar futuriste aussi bien que de cage, de prison ou d'environnement moderne vaguement décadent. Comme signes d'un décor sonore tout aussi séduisant, des micros, à l'avant-scène, serviront au rêve d'Alain comme au reste du spectacle, rythmé par des danses, des musiques et des chansons additionnés, pour la prestation d'Alain, de cris d'enthousiasme et de rires en boîte. Énergique, rapide, « sauté », *Volte face* affiche sa théâtralité, effectue ses changements de décor à vue, accuse son anti-réalisme par des masques chatooyants, des costumes uniformes pour tous les personnages et un rythme instable, syncopé; il ne s'agit pas d'une tranche de vie mais d'un *show*, et ce parti pris demeure, du début à la fin, clairement assumé.

Or, sous les clins d'oeil à la culture télévisuelle, sous la joyeuse surenchère dramatique et scénographique — chaise géante, explosion, expédition spatiale, menaces au revolver pour s'approprier l'énigmatique poutine, imprésario richissime, trajet en automobile de Paris à New York au cours duquel Martine, nouvelle Alice, rapetisse sur son siège tandis que l'un de ses compagnons saute du véhicule vers un non-lieu quelconque —, un exorcisme assez ambigu traverse l'entreprise. Les moments d'émotion sont fondés sur des comportements qui méritent d'être interrogés; la sensibilité est présente dans *Volte face*, mais il faut voir à quoi, justement, les protagonistes sont sensibles. L'affabulation justifie-t-elle n'importe quel propos sous prétexte qu'il s'agit là du rêve de l'un des personnages? La « gang de nègres » qui poursuit avec hostilité la voiture des héros dans New York m'a semblé suspecte; je trouve d'un goût douteux que le balayage « même si c'est pas sale », le cachot et les travaux forcés soient l'image, la seule, que l'on donne de la Pologne, sans distance et sans nuance aucune; il fallait voir Bruno hurler avec pathétisme, dans cette Cracovie devenue synonyme de justice inhumaine, de bureaucratie débile et de répression, qu'il était un homme libre! L'énormité réside dans le sérieux avec lequel il prend la chose : dans son éclairage sombre, le jeune homme, cette fois, est *vraiment* malheureux. Je n'ai pas aimé non plus la délectation équivoque avec laquelle Alain, considérant l'auditoire dans les yeux et lui souriant béatement, le traite d'« épais » en quêtant ses applaudissements. Comme si les auteurs du spectacle réglaient leurs propres comptes avec un public dont ils ont marre — j'ai eu, je l'avoue, cette impression fugace —, comme s'ils évacuaient leurs propres préjugés raciaux ou culturels. Plutôt que d'être « mordant », comme on le désirait, le spectacle, à cause de ces détails, devenait vite gênant. Le malaise réside peut-être dans le mélange entre la fantasmagorie individuelle des adolescents qui sont en scène et une volonté d'analyse sociale et politique plus globale qui, se voulant sérieuse, ne peut que sidérer par sa courte vue, ses énoncés lapidaires, son peu de profondeur. La frontière est mince entre la dénonciation d'un cliché et sa reconduction pure et simple. Peut-être ai-je raté un effet d'ironie, peut-être aussi n'était-il pas suffisamment clair?

Quoi qu'il en soit, cette part obscure de *Volte face* occulte malheureusement un projet stimulant. Car, n'était cet arrière-goût impossible à chasser de l'esprit, la production amorce une belle percée du côté d'un imaginaire libéré, élargi. Le Petit à Petit signe de plus en plus de spectacles qui font leur marque, en théâtre pour adultes comme en théâtre pour jeunes publics, des spectacles qui ne reculent pas devant la provocation et qui font parler d'eux : songeons, outre le mythique *Où est-ce qu'elle est ma gang?* et le remarquable *Sortie de secours*, cités au début, à *Passer la nuit*, à *Ce qui reste du désir*, aux *Feluettes*. La troupe

semble avoir trouvé, avec *Volte face*, une autre piste d'exploration dans son travail pour adolescents. L'interprétation, comme toujours, est parfaite, la mise en scène est vive, alerte, réglée au quart de tour, les répliques sont percutantes et les punchés nombreux : on maîtrise la forme à merveille. Peut-être n'est-ce qu'une affaire de goût, mais il me paraît y avoir un travail à réeffectuer du côté du fond. Il est encourageant d'ouvrir grandes les portes de la fiction, et le point de départ de celle-ci, dans son arbitraire et son absurdité, pouvait donner lieu à une folie infiniment plus dévastatrice; encore faut-il, il me semble, prendre soin de meubler cet espace reconquis autrement que par de décevants effets de surface. Revenus de leur guerre des étoiles, de leur cauchemar polonais et de leur rêve américain, qu'ont donc trouvé les personnages, qu'ont-ils ramené de leurs voyages? Un prochain spectacle, peut-être, nous l'apprendra... Celui-ci a le mérite de soulever des soupapes depuis longtemps bloquées et de laisser entrevoir, de la sorte, un paysage nouveau. Enivrés d'air frais, les créateurs se sont peut-être réservé pour plus tard le soin de l'explorer plus avant.

diane pavlovic